

A l'horizon, nos yeux découvraient une *manade* de chevaux sauvages¹ qui paissaient tranquillement non loin d'une

¹ La race des chevaux sauvages qui existent actuellement en Amérique y a été introduite par les Européens. Elle descend des chevaux qui formaient la cavalerie de Cortez. C'est donc une race d'un sang pur, car les bêtes espagnoles provenaient elles-mêmes de la race arabe. Dans les premiers siècles après la colonisation, ces animaux se vendaient à des prix fort élevés. Antonio de Herrera dit qu'au Chili un cheval coûtait alors mille piastres; Garcilasso de la Vega raconte que cet animal était considéré, au Pérou, comme une richesse; qu'un père la transmettait à son fils par héritage, ce qui revenait à un don de 3 à 4000 piastres. Mais, au commencement de ce siècle, la race s'était tellement accrue en Amérique, que les Espagnols faisaient leurs remontes de cavalerie avec des chevaux dont le prix, en moyenne, était de deux piastres.

Aujourd'hui on trouve le cheval sauvage errant en troupes innombrables dans les pampas de l'Amérique méridionale, sur les plateaux de New-Mexico, et le long des côtes du Texas. Pour preuve de leur nombre considérable, Azara cite ce fait que, pendant une grande sécheresse qui régna dans les pampas, on trouva sur les bords du Parana, à une seule place, plus de mille cadavres de chevaux: ils avaient été poussés là par la soif; à l'aspect de l'eau ils tombèrent dans une espèce de rage, et, se jetant les uns sur les autres, entamèrent une lutte mortelle.

Chez les chevaux sauvages on rencontre les mêmes nuances de poil que chez les chevaux dressés. Ils n'ont pas une taille élevée, mais ils sont très-vigoureux et doués d'une énergie dont en Europe on ne se fait aucune idée. Ils accomplissent sans fatigue les plus longues courses. Seulement, il faut bien se garder de les arrêter de toute la journée. La nuit, on les abandonne dans les forêts; un peu avant l'aube, on les reprend et on leur donne de l'eau et du maïs. Ainsi lestés, on les fait marcher tout le jour, sans manger ni boire, jusqu'à ce qu'ils atteignent le campement où l'on passera la nuit; à ce moment on leur donne derechef de l'eau et du maïs. Les animaux se trouvent très-bien de ce traitement; on regarde même comme une chose nuisible de les nourrir dans la journée, et quand on passe un fleuve, on a soin de leur tenir la tête au-dessus de l'eau pour les empêcher de boire.

La manière de marcher du cheval de l'Amérique est telle qu'il peut parcourir sans fatigue un long trajet. L'Américain croit qu'il est absurde de faire trotter un cheval, et le sobriquet le plus injurieux est, dans ce pays: *bróton* (c'est-à-dire *trotteur*). Leur marche est une espèce d'amble particulier, *sobrepaso*, comme on l'appelle; elle consiste à lever les jambes de devant, tandis que celles de derrière rasent presque le sol, ce qui empêche l'animal d'être biecisé par la selle. Les courriers d'ambassade font ainsi une fois par mois le trajet de Mexico à Vera-Cruz, aller et retour, en trente-six heures; l'espace est de 63 milles géographiques.

La manière dont les gauchos se servent des chevaux sauvages pour passer les rivières est assez curieuse. Quand ils s'aperçoivent que l'ani-